

# « ÊTRE UNE PROLÉTAIRE EST CE QUI M'A POUSSÉE À ADHÉRER À LA LUTTE ARMÉE » : ENTRETIEN AVEC BARBARA BALZERANI

Réalisé par Marco Dell'Omodarme

Traduit de l'italien par Marco Dell'Omodarme

Barbara Balzerani avait moins de vingt ans quand elle s'est engagée dans le mouvement étudiant de 1968<sup>1</sup>. Elle a ensuite adhéré à Potere Operaio (Pouvoir Ouvrier), un groupe de la gauche extra-parlementaire, actif entre 1967 et 1973, et considéré comme le groupe le plus représentatif du mouvement opéraïste italien. Elle a obtenu une Laurea en philosophie en 1974 (l'équivalent d'un master). À la dissolution de Potere Operaio, vers le milieu des années 1970, elle a rejoint les Brigades Rouge, le groupe le plus marquant de la lutte révolutionnaire en Italie et l'un des plus importants dans l'histoire de l'Europe occidentale d'après la Seconde Guerre mondiale. Durant les presque vingt années de son existence, les Brigades rouges se sont opposées par les armes à l'État italien. Au sein de l'organisation, elle a compté parmi les leaders, autant du point de vue de la théorisation politique que de celle de la coordination des actions. Elle est entrée en clandestinité en 1978 jusqu'à son arrestation, en 1985.

En 1978, elle a participé avec les Brigades rouges à l'enlèvement, au « procès » et à l'exécution d'Aldo Moro (alors président du Conseil national du parti Démocratie Chrétienne et ancien Président du Conseil italien). Lors du procès « Moro ter », où elle a été jugée avec d'autres inculpé-es pour l'assassinat d'Aldo Moro, a été déclarée la fin de l'expérience révolutionnaire brigadiste.

Barbara Balzerani a été condamnée à la perpétuité. Pendant sa détention elle a obtenu une Laurea en anthropologie et a commencé à écrire. Son premier roman *Compagna Luna* est paru en 1998. Barbara Balzerani vit en liberté depuis 2011.

Parler de l'expérience de la lutte armée, aujourd'hui, en Italie, est quasiment impossible. Comme l'explique Barbara Balzerani, l'État a exigé des militant-es une totale reddition et une apostasie politique. Il est difficile dans ces conditions de pouvoir s'engager dans une analyse critique et d'évaluer l'héritage de cette expérience extrême. Difficile de tout simplement parler : les mots, mâchés par l'idéologie des vainqueurs, manquent pour décrire certaines expériences. Dans ses textes, comme dans l'entretien qu'elle nous a accordé pour ce dossier, Barbara Balzerani s'emploie à mettre en forme son expérience de la lutte armée, à tisser un récit pour que ces bribes d'histoire puissent passer à la postérité dans une forme plus personnelle et moins susceptible de subir de plein fouet la violence des reformulations idéologiques et des mystifications politiques.

Barbara Balzerani ne se déclare pas féministe mais, de ses propres mots, elle sait qu'elle est perçue comme militante (et) féministe. Son rôle au sein des Brigades rouges la rapproche, par certains aspects, des expériences de résistance qui ont conduit à l'émergence d'une subjectivité féministe et à la perception nette

---

<sup>1</sup> Je tiens à remercier Françoise Ben Kemoun pour son travail de relecture de la traduction.

que le changement social et politique peut advenir par l'action des femmes. C'est aussi probablement en tant que femme qu'elle a nourri l'imaginaire des médias, de la police et des publics de son temps.

Le régime historique, historiographique et discursif imposé par la force des médias et des récits diffusés dans les écoles italiennes empêchent de reconnaître la valeur de la tentative révolutionnaire, ainsi que le potentiel féministe des militantes et militants de cette époque. Barbara Balzerani se trouve au carrefour de différents régimes et son expérience de la lutte armée a pris forme à partir de la conscientisation de l'oppression des femmes, de plusieurs générations de femmes, qu'elle a endossées dans une tentative de libération radicale du système capitaliste. Oser la révolution en tant que femme est un double affront au système d'oppression. Oser la révolution en tant que femme implique, comme l'explique Barbara Balzerani, de se confronter au sens commun selon lequel les femmes ne pourraient s'engager dans une lutte révolutionnaire, que par et pour les hommes.

Marco Dell'Omodarme

**Le moteur de ton engagement dans la lutte armée était une certaine lecture des forces politiques en jeu, déployées dans un face-à-face entre forces révolutionnaires et contre-révolutionnaires. Quelle lecture du matérialisme as-tu adoptée pour alimenter ton engagement dans la lutte armée ?**

Mes années de militantisme dans le mouvement étudiant et dans la gauche extra-parlementaire ont coïncidé avec mes études universitaires à la faculté de philosophie de Rome. Dans ces années, les textes marxistes faisaient l'objet d'une étude très approfondie. À ces textes il faut ajouter les contributions de la pensée ouvriériste, les *Quaderni Rossi*<sup>2</sup> [*Cahiers Rouges*] et d'autres sources qui ont beaucoup contribué à la formation des militant·es de mon groupe d'appartenance, Potere Operaio [Pouvoir Ouvrier]. Il faut toutefois rappeler que, pendant ces années, la thèse selon laquelle « la violence est la sage-femme de l'histoire » n'était aucunement clandestine – au contraire, elle traversait la culture politique de l'époque. Le thème de la révolution (dans le communisme, les luttes de libération, l'indépendantisme, la décolonisation) était mobilisé dans un contexte de réflexion qui était témoin d'un enchaînement de succès sur la scène internationale. Les textes de Carlos Marighella<sup>3</sup> et des Black Panthers étaient notre pain quotidien. Après le 17 soviétique<sup>4</sup>, la guérilla urbaine a semblé être la seule stratégie possible pour lutter et vaincre l'ennemi dans une situation où le rapport de force ne nous était pas favorable. Nous vivions dans un champ de bataille, et le camp adverse employait les armes habituelles de la terreur : coups d'État, carnages, assassinats des leaders révolutionnaires. Après la leçon du coup d'État au Chili, tout ce qui nous restait de confiance en une démocratie formelle est définitivement tombé. Pour moi, le choix de la lutte armée avec les Brigades Rouges a coïncidé avec la sortie

---

<sup>2</sup> NdT : *Quaderni Rossi* (Cahiers Rouges) est une revue italienne publiée entre 1961 et 1966. Elle a joué un rôle essentiel dans la formation idéologique de la gauche émergente des années 1960-1970 et dans la diffusion de stratégies de luttes ouvrières radicales.

<sup>3</sup> NdT : Carlos Marighella est un militant du parti communiste brésilien (PCB) auteur du *Minimanual do Guerrilheiro Urbano* [*Manuel du guérillero urbain*] publié en 1969, dont l'objectif était de servir de manuel d'orientation pour les mouvements révolutionnaires.

<sup>4</sup> NdT : Barbara Balzerani fait ici référence à la révolution d'octobre 1917 qui aboutira à l'instauration d'un régime communiste en Russie.



d'une conception défensive à l'égard des attaques de l'État, et l'entrée dans une conception offensive, un face-à-face donc, qui s'exprimerait dans la guérilla et la clandestinité, dans un contexte au sein duquel il était devenu impossible d'affronter l'ennemi avec les théories insurrectionnalistes. Les Brigades Rouges sont nées dans les usines du nord de l'Italie : elles traduisaient la demande de pouvoir au cœur des luttes extraordinaires qui s'y déroulaient, elles renversaient le rapport de force et elles atteignaient le « cœur de l'État » par l'affirmation de la centralité ouvrière.

**Y a-t-il eu dans ta vie, avant l'entrée dans l'activisme politique et dans la lutte armée, des figures féminines importantes liées à la lutte, quelle qu'en soit la forme ?**

Je suis née dans une famille ouvrière. J'ai grandi dans un village-usine. Je suis fille d'une femme ayant émigré de la campagne vénitienne pour travailler à l'usine. J'ai connu très jeune la dureté des différences sociales, la fatigue et les humiliations que l'on pouvait lire sur le visage des membres de ma famille, accompagnés de la négation violente de toute aspiration au changement. Tout ceci a sculpté mon caractère et mon sens de la justice, avant même d'avoir lu une page des textes marxistes que j'ai, par la suite, étudiés. C'est cette lecture qui a donné une forme systématique et une substance à mon refus de l'existant comme unique possible. La femme à laquelle je dois les outils qui m'ont permis de faire un tel choix a sûrement été ma mère.

**On dit souvent que lorsqu'une femme prend les armes dans nos sociétés, elle conteste de fait un monopole des hommes. As-tu vécu ton engagement dans la lutte armée comme un engagement doublement subversif, en tant que militante révolutionnaire et en tant que femme armée ? Ton appartenance au groupe des femmes a-t-il constitué un moteur, une raison supplémentaire de te battre ou d'abord une difficulté ? Ton engagement dans la lutte incluait-il, d'une quelconque façon, une lutte contre l'oppression des femmes ?**

J'ai plutôt porté un regard négatif sur le féminisme des années 1970. J'ai vécu le thème de l'émancipation comme un affaïssement fonctionnel du système bourgeois qui a pu se permettre de l'accueillir sans dégâts. Ce qui me semblait surtout intolérable, c'était l'accent mis sur la division en genres et non en classes, et l'assignation implicite de mes semblables à une « catégorie faible » à protéger, ainsi que l'appartenance des militantes à une élite culturelle issue des classes moyennes et supérieures, qui constituait le terrain de chasse de la gauche institutionnelle. Pour moi, le paradigme du XX<sup>ème</sup> siècle dit des « deux temps », selon lequel la révolution sociale représentait la condition première pour tout autre changement significatif, était encore valable. J'en étais tellement convaincue que j'ai vécu la rupture avec toutes mes camarades qui abandonnaient le camp de la politique révolutionnaire comme une trahison déchirante. J'en parle dans mon premier livre, dans le chapitre « Femminismo, no grazie » [Féminisme, non merci]. Ma position a un peu changé durant les années suivantes à l'égard du féminisme qui s'inscrivait dans le courant « *Pensiero de la differenza* »<sup>5</sup> [Pensée de la différence], que j'ai trouvé intellectuellement plus stimulant et plus perturbateur sur le plan politique, même si j'ai quelques réserves concernant son application pratique. C'est pourquoi ce n'est pas un hasard si la

---

<sup>5</sup> NdT : Par « *pensiero della differenza* » ou « pensée de la différence », on désigne le courant féministe qui émergé à partir de l'approche critique de la psychanalyse tel qu'il est développé par Luce Irigaray en France et repris en Italie en particulier par Luisa Muraro et Adriana Cavarero.

généalogie dans laquelle je m'inscris est plus personnelle que symbolique : je crois que je dois surtout à ma mère certains principes indiscutables, comme celui de refuser de marchander le respect de ma personne et celui de reconnaître la valeur de ce que je sais et de ce que je peux, sans soumission aucune à l'égard des puissants et sans tomber dans le piège des rapports de compétition – avec les hommes, mais aussi, et surtout, avec les femmes.

**Quel écho a eu la lutte féministe à l'intérieur du mouvement et en particulier au sein des groupes révolutionnaires ? Pourrais-tu décrire aujourd'hui l'accueil qui était réservé aux luttes féministes et l'analyse qui en était faite depuis les positions les plus radicales, comme celle qu'occupaient les militant-es dans la lutte armée ? Existait-il des liens entre le mouvement dans lequel tu militais et des collectifs féministes ? Et au sein des Brigades Rouges, l'oppression des femmes faisait-elle l'objet d'une analyse spécifique, constituait-elle un motif de l'engagement de tous et toutes ?**

Il n'y a eu aucun écho. Pour les féministes italiennes, nous n'étions pas des femmes parce que notre politique était conjugué au masculin et parce qu'elles disaient que les femmes ont toujours été contre la violence ! De notre côté, nous n'étions pas intéressées par un mouvement fondé sur les différences de genre et non de classe. Je persiste à penser qu'en Italie il n'y a pas eu de rencontre entre le mouvement féministe et les luttes sociales dont des femmes étaient des protagonistes. Les libertés conquises par les femmes sont, me semble-t-il, le résultat du mouvement dans son ensemble plutôt que celui du seul féminisme. D'ailleurs, dans les Brigades Rouges, les femmes étaient nombreuses parmi les camarades. Elles ont aussi été nombreuses à avoir des responsabilités de direction (il s'agissait d'une organisation politico-militaire avec une structure pyramidale, ce qui n'a pas mené pour autant à sa bureaucratisation) ; ce n'était pas le cas dans les autres groupes politiques que j'ai connus, dans le mouvement social comme dans la gauche extra-parlementaire, où la révolution s'arrêtait là où commençaient les comportements sexistes.

Si je reviens aux années de ma jeunesse, j'ai le souvenir d'un pays parmi les plus arriérés des pays capitalistes et dont la physionomie n'avait pas été radicalement changée par la fin du fascisme. Les nombreuses anomalies du parti communiste, en particulier son allégeance à la culture cléricale et au puritanisme, avaient étouffé pendant des décennies l'avancée libératrice des femmes. Il est évident que cet héritage n'était pas sans effet sur les rapports de genre et ce, même parmi les nouveaux sujets politiques, tant et si bien que les camarades qui s'engageaient dans le mouvement féministe se disaient enfin libérées de la « politique des hommes ». Dans ces années, les attitudes machistes, surtout des chefs et des petits-chefs, étaient particulièrement manifestes et dissonaient avec l'énergie libératrice qui animait les camarades femmes. Je me souviens de l'appellation « fées de la ronéo<sup>6</sup> », une expression qui en dit long sur le contexte de l'époque, et des comportements prédateurs de certains chefs et sous-chefs du mouvement. Presque tous les dirigeants (majoritairement de sexe masculin !) jouissaient d'une sorte de *ius primae noctis* (droit de cuissage) qu'ils exerçaient sans rencontrer beaucoup d'obstacles. Et puisque la guerre, comme l'amour, se fait au moins à deux, c'était une forme de conduite qu'acceptaient aussi beaucoup de camarades femmes. Ceci dit il n'est pas étonnant que de

---

<sup>6</sup> NdT : C'est la traduction de l'expression « *Angeli da ciclostile* », par laquelle on désigne les femmes qui se chargent de la reproduction des textes (sous forme de journaux ou de tracts) par la Ronéo, une machine – souvent équipée d'un tambour qu'il fallait faire tourner manuellement – permettant d'imprimer des textes dactylographiés.

nombreuses militantes des groupes révolutionnaires se soient reconnues dans le mouvement féministe. Mais moi, au sein des Brigades Rouges je n'ai pas vécu ce legs peu glorieux. Je ne veux pas dire pour autant que les relations interpersonnelles étaient idylliques, que nous ne vivions pas de contradictions et que nous avons découvert la formule du parfait communisme mais, peut-être justement en vertu de la radicalité des choix que notre vie impliquait, en vertu de la suspension de la quotidienneté qui établit des rôles sexués rigides, je n'ai jamais vécu au sein des Brigades Rouges de discriminations, ni assisté à des attitudes machistes à l'égard des camarades femmes. Les idées de pouvoir, de carrière et de culte de la personnalité étaient bannies. Je crois que c'est ce qui se passe toujours dans des conditions exceptionnelles de suspension de la quotidienneté et des rôles traditionnels. Donc, non, le fait d'être une femme n'a pas été le ressort qui m'a poussée à adhérer à la lutte armée. Être une prolétaire, oui. Aujourd'hui, à la lumière des expériences historiques que nous avons vécues, ainsi que des connaissances et des questions qui en ont émergé, je continue à penser que le problème central est celui du pouvoir, le capitalisme.

**Pendant la lutte et ensuite durant les procès, dans la présentation que les médias ont faite de ta trajectoire, de ta personnalité et de tes actions, l'accent a-t-il été mis sur le fait que tu es une femme ? Si oui, comment ? Et qu'en penses-tu aujourd'hui ?**

Indubitablement. La culture dominante s'est toujours attelée à délégitimer l'autonomie des choix des femmes. Dans notre cas, les médias nous représentaient souvent à travers le stéréotype de la femme qui « le fait par amour » – l'amour d'un homme, naturellement. D'un autre côté, on n'a jamais reconnu aux femmes la capacité d'avoir des raisons propres pour décider de leur vie indépendamment du modèle de vie du mâle dominant. Ce n'est pas un hasard si, lorsque mes semblables occupent des positions de pouvoir d'ordinaire interdites au « sexe faible », toute distinction de genre tombe, l'homologation est complète, en dépit de la chirurgie esthétique et du talon aiguille.

**Du fait que les prisons sont des espaces ségrégués, non-mixtes, tu as longtemps vécu uniquement avec des femmes. Cela a-t-il été un élément important de ton expérience de la détention ? Comment le fait de venir d'une expérience de lutte armée révolutionnaire a-t-il conditionné ta détention ? Comment les autres femmes (codétenues mais aussi surveillantes) t'abordaient-elles ?**

J'ai passé la majeure partie de ma détention avec d'autres prisonnières politiques. Ce n'est que lorsque nous avons été autorisées à sortir de la section « spéciale » que j'ai pu fréquenter les détenues de droit commun, surtout dans le cadre de mon travail de bureau à l'infirmerie et à la crèche. Je rédigeais et adressais des requêtes diverses et mes nouvelles camarades me traitaient comme si j'avais d'importantes compétences juridiques et une force intérieure particulière qui me permettait de supporter, apparemment mieux qu'elles, une peine aussi longue que la mienne. Elles me faisaient confiance comme à quelqu'un qui sait faire face aux situations et, parfois, j'ai même réussi à les soustraire aux menaces de représailles des surveillantes. Avec elles, j'ai appris combien la détention fait peser sur les femmes une forme particulière de double peine. Il s'agit d'un plus haut degré de culpabilité, qui répond à la logique des rôles sociaux. Il n'est pas imposé par un jugement écrit, mais s'impose dans la pratique. Une femme qui s'occupe de son homme ou de son fils détenu ne fait, selon « les règles », que son travail de soin traditionnel, mais si c'est elle qui finit en prison, alors l'ordre des choses se

brise et le sentiment de faute va bien au-delà de la sentence. Dans ce lieu anachronique que sont les prisons, ne pas pouvoir être une bonne mère et une bonne épouse redouble le poids de la « rééducation », qui va bien au-delà du fait de ne pas avoir été une bonne citoyenne. J'ai connu chez ces femmes, en particulier si elles étaient mères, une urgence à revenir à leurs devoirs familiaux plus forte que l'évident désir de liberté. Si un homme finit en prison, une femme peut assumer les rôles de mère et de père, mais le contraire n'est pas vrai. C'est pour cela que la mère-détenue est inévitablement soumise à une double sanction, dans laquelle le fait d'avoir manqué à sa fonction de « fée du logis » n'est pas du tout secondaire, comme ça ne l'est d'ailleurs pour aucune femme qui enfreint la loi. J'ai toutefois aussi appris que, comme dans la clandestinité, il y a en prison une sorte de suspension des rôles de genre, même si c'est en négatif. J'ai ainsi vu des jeunes femmes vieillies avant l'heure qui, en prison, s'occupaient d'elles-mêmes, commençaient à prendre soin d'elles, lire et faire du théâtre. Cela peut paraître étrange, mais c'est ainsi.

Pour ce qui concerne le personnel pénitentiaire, le rapport a toujours été de l'ordre d'une distance entretenue. Nous tentions, par tous les moyens, de ne pas suivre le tempo vide qu'impose la prison et d'en inventer un pour nous, en le remplissant d'activités qui faisaient de notre journée un engagement constant, en fonction de nos intérêts. Dans ce contexte, les gardiennes perdaient toute capacité à exercer leur rôle de surveillance car nous n'acceptions pas leur autorité et, encore moins, leur fonction « rééducative ». Cette attitude et le fait que nous étions toutes beaucoup plus cultivées qu'elles entretenaient chez les gardiennes un mélange de respect et de désir de revanche envers nous qui, dans cette situation, peut être très dangereux.

### **Que penses-tu des analyses d'Angela Davis et de sa critique du « complexe industrialo-carcéral »<sup>7</sup> ?**

Je partage les analyses d'Angela Davis selon lesquelles le dépassement de l'institution carcérale est nécessaire et je pense comme elle que le dépassement du capitalisme en est la condition. D'ici là, toute amélioration et toute ouverture doivent être poursuivies parce que *de prison on meurt tout en restant vivant*.

### **Barbara, ton parcours t'a conduit à chercher le moyen de partager certains temps forts de ton expérience à travers l'écriture. Il s'agit d'une écriture puissante qui dépeint les changements historiques et personnels intervenus durant ton existence. Pourrais-tu nous décrire le parcours biographique et mémoriel que tu as emprunté dans ton écriture ?**

Dans mes cinq livres, j'ai essayé de retracer l'histoire des classes subalternes. C'est le fil qui les relie et qui compose une trame où s'entrecroisent mémoire autobiographique et mémoire collective. Ce projet part de la nécessité de retrouver un sens et de se réorienter après la défaite du paradigme révolutionnaire du XX<sup>ème</sup> siècle et en raison de la rupture historique que cette défaite a provoquée en balayant sur son passage les références, les langages et les valeurs symboliques que ce paradigme portait.

Mon écriture peut être définie comme une écriture-parcours initiée depuis la position qui était la mienne, d'abord en prison « sans remise de peine possible » (*Compagna Luna* et *La sirena della cinque*), puis en liberté

---

<sup>7</sup> Voir notamment Angela Davis, *La prison est-elle obsolète ?*, Paris, Au Diable Vauvert, 2014 (1<sup>ère</sup> édition 2003) (traduction française de Nathalie Peronny).

conditionnelle (*Perché io, perché non tu* et *Cronaca di un'attesa*) et enfin libre (*Lascia che il mare entri*). Seize ans d'écrits, faits de coupures, de cicatrices, de tissages et retissages, d'interrogations et de passions pour les événements du monde que j'ai traversés avec les sens en alerte, prêts à saisir les voix non pacifiées d'hier et d'aujourd'hui. Des voix qui racontent une histoire que les livres d'histoire ne prennent pas en compte, une histoire faite par les gens ordinaires, qui passent et disparaissent dans le flux et qui ne peuvent être mises en lumière qu'en « brossant l'histoire à rebrousse-poil », en puisant dans le passé de la tradition des vaincus, en récupérant la mémoire des sans-nom, selon l'héritage de Benjamin. C'est cela qui fait de mes cinq livres un corpus unique, qui lie entre elles la question sur laquelle se termine *Compagna Luna* – « sera-t-il encore possible de caresser l'idée d'une réduction des marchands à l'impuissance ? » – à *Lascia che il mare entri* qui n'offre aucune réponse mais donne les coordonnées d'une certaine manière d'être au monde.

*Compagna Luna* est une contribution à la compréhension de ce qui a été le plus grand conflit social italien de l'après-guerre et des raisons de son émergence, les raisons de la lutte armée et d'une organisation révolutionnaire. La lutte armée a été réduite à un phénomène terroriste ou psychopathologique dans ce pays qui n'a jamais connu de révolutions accomplies et qui a toujours refoulé comme un corps étranger l'opposition à tout compromis. Ce pays « n'a jamais décidé de destituer son pape-roi », une donnée empirique tellement évidente qu'elle n'est presque jamais prise en considération alors qu'elle devrait au contraire nous faire comprendre beaucoup de choses si l'on regarde l'histoire à plus long terme.

*Compagna Luna* et les trois livres qui suivent (*La sirena delle cinque*, *Perché io, perché non tu*, *Cronaca di un'attesa*) sont aussi l'histoire d'un vertige qui marque le retour au monde, à mi-temps, après la vie sous-vide de la prison, jusqu'au récit de la dernière année de liberté conditionnelle. Ce sont les étapes d'un parcours pour le sens et la plénitude – qui ne sont accessibles qu'à celles et ceux qui savent être « de leur temps », qui ne restent pas lié-es à une seule saison de leur vie, sans pour autant la solder ou la liquider, qui composent avec les moments de grandeur et les chutes qui l'ont caractérisée et qui font d'elles et d'eux ce qu'ils sont aujourd'hui.

### **Comment décrirais-tu la vie « libre » d'une femme qui était engagée dans la lutte armée révolutionnaire ?**

C'est la vie d'une femme qui a passé l'âge de la retraite sans la percevoir, qui sent parfois sur elle le poids de deux mille ans et qui a du mal à en comprendre la fatigue. C'est la vie d'une femme qui toutefois éprouve encore de l'amour pour les événements du monde et pour les moments de découverte de la beauté qu'il recèle. Dans la vie, rien n'est joué d'avance.

Ma « normalité » d'aujourd'hui consiste à chercher une carte que je puisse encore parcourir. Être détenue, c'est avant tout être tenue à distance des événements. Là-dedans on ne vit que de reflets, d'idées non vérifiables, de représentations vidées de tout corps et de tout savoir expérientiel. À une époque qui va aussi vite que celle d'aujourd'hui, dix ou vingt ans de prison effacent toute capacité à s'accorder à la longueur d'onde de la communication ordinaire. Revenir à la liberté, c'est comme se réveiller d'un long sommeil sans être en possession de l'antidote au poison du dépaysement que chacun dehors peut avaler goutte à goutte jusqu'à s'immuniser. Quand cette sensation de distance commence à s'installer, il faut sortir de la courte vue et désamorcer les rumeurs et les mensonges dans lesquels on se retrouve plongée. Pour moi l'écriture a été et est cela : elle est une confidente, elle a une fonction thérapeutique et même réparatrice. Elle est tels ces fils que

tisse l'artiste Maria Lai<sup>8</sup> avec une grande maîtrise, elle contient d'antiques déchirures et lacérations, encore douloureusement ouvertes. Pour faire cela, il faut chercher l'histoire du monde non telle qu'elle est écrite dans les livres et répétée comme une vérité depuis les hautes estrades où se détient le pouvoir sur la parole, mais dans les témoignages que le passage humain a laissé sur la matière, sur la mémoire transmise en héritage, sur les mains marquées par la fatigue, sur les histoires qui nous racontent les personnes qui font l'Histoire et qui la subissent. C'est cela ma « normalité ». Suivre les traces de ce chemin pour me donner quelques réponses et réussir à desserrer l'étau pour trouver un peu d'air. C'est pour cela que j'écris. Le chemin que j'ai cherché pour mon récit a été d'offrir mon expérience personnelle à celles et ceux pour qui se poser des questions peut présenter plus d'intérêt que d'avoir déjà toutes les réponses. Surtout, dans le mensonge dominant qui est devenu le sens commun, je n'étais pas intéressée par un examen détaillé des causes, des effets, des comment et des pourquoi, ni par la recherche de justifications face à l'accusation impardonnable d'avoir mis à nu un roi détrôné. Je voulais trouver communication, partage et... consolation. Je savais bien que j'aurais dû faire face à l'interdiction du monde littéraire, ce monde qui a défini servilement les marges étroites à l'intérieur desquelles peut s'aventurer quelqu'un qui, comme moi, n'a plus droit à la parole. Quand j'ai commencé à écrire, j'avais clairement cette contrainte à l'esprit. Je ne savais pas à qui j'étais en train de m'adresser mais je savais que j'allais susciter des attentes inéluctables. J'avais fait le choix de m'exposer personnellement pour pouvoir retraverser mon parcours de vie, composer une sorte de photographie qui m'aurait permis de revoir toutes celles et ceux que j'avais eus à mes côtés dans le militantisme et que l'on a décrits comme des silhouettes vides, des pantins suspendus ou des créatures venues d'on ne sait où. Je voulais offrir l'histoire de ce choix politique, de mes origines sociales, écrire la physionomie de mon parcours de vie, en entier, et non pas en le morcelant en autant de parenthèses isolées. Je voulais raconter comment j'ai vécu, et la difficulté à réélaborer mes choix. Je ne cherchais pas d'excuses, mais des réponses aux questions que ces événements ont laissées en suspens. Mais tout cela je n'ai pu le faire que parce que cela coïncidait avec mon exigence profonde de redonner du sens à un morceau de l'histoire de ce pays réduit à une vulgate privée de fondements sociaux et à une condamnation univoque. Maintenant que j'en suis à mon cinquième livre, ce problème, je crois l'avoir dépassé. Et ce sont mes lecteurs et lectrices qui m'ont aidée à le faire. En effet, à travers mes pages, j'ai découvert que je n'étais pas toute seule à me poser les mêmes questions et à ressentir le malaise d'une représentation qui ne coïncide pas avec le ressenti et avec l'expérience de chacun.

### **Pour qui penses-tu avoir écrit tes livres ? A qui pensais-tu, comme public potentiel, au moment d'écrire ?**

Mon premier livre, *Compagna Luna*, est né d'une urgence à exprimer la douleur ressentie dans la perte et le dépaysement. Disons qu'il a jailli comme la crue d'une rivière contre le portail de la prison, la première fois que je me suis trouvée « dehors ». Rien de ce que je voyais et de ce que j'entendais raconter ne me ramenait au monde des relations et des luttes que j'avais laissées. La narration officielle me livrait l'image déformée de « la grande erreur » à enterrer vite fait, et dont toute mémoire devait être effacée. Les années de prison avaient arrêté le temps et je n'avais pas dans mon corps les antidotes au poison que distille le conte du pouvoir et qu'on avait injecté goutte à goutte dans les veines de celles et ceux qui avaient continué à vivre « en liberté ». Privée

---

<sup>8</sup> NdT : Maria Lai (1919-2013) est une artiste italienne d'origine sarde reconnue à l'échelle internationale. Barbara Balzerani fait ici référence à un cycle de créations intitulé *I telai* (les métiers à tisser) dans lequel l'artiste rassemble des éléments hybrides et dans lequel les fils à tisser et les trames constituent un élément essentiel.



de ces défenses, j'ai commencé à parcourir à nouveau les routes de ma ville, Rome, à la recherche des lieux de la politique que j'aimais et qui me correspondait. Mais je ne les ai pas trouvés. Ils n'existaient plus. Emiettés par un ennemi qui, en plus de la victoire, avait exigé la reddition à sa pauvre raison ; il appelait de façon impérieuse celles et ceux, nombreux, qui avaient voulu « faire la révolution » à se dissocier de la pensée et de la pratique politique qui les avaient animées. Il n'y avait plus de correspondance entre mon ressenti, l'expérience de mon vécu et le mauvais film que j'étais forcée de voir. La parole était devenue un bruit, la communication sociale avait été interrompue, la version des faits était mortellement unilatérale. Écrire a été pour moi l'histoire d'un voyage de retour qui exigeait de prendre une distance avec une contingence que l'on peut expliquer seulement depuis une histoire plus longue encore, qui nous précède et qui nous survit. C'est un malaise qui va en s'approfondissant car il ne s'agit pas seulement de faire face à une « histoire écrite par les vainqueurs », mais à une paix sociale obtenue avec la peur et le mensonge. Je suis heureuse de ne pas avoir choisi une voie mémorielle plus ou moins rassurante. Je ne savais pas à qui j'étais en train de m'adresser. J'espérais qu'il y aurait quelqu'un qui serait disposé à partager ma peine. Et la réponse est allée bien au-delà de toute attente. Le jour où une lectrice m'a dit : « Merci, parce que tu m'as rappelé celle que je suis », j'ai reçu le prix littéraire le plus convoité.

### **Quel accueil a été réservé à tes livres en Italie ?**

Au début l'accueil a été très positif. Dans le jargon du métier on parle d'un bon accueil « de la critique et du public ». De nombreuses personnes ont apprécié ma manière de raconter. On a dit que mes livres se distinguaient de l'écriture mémorielle habituelle et qu'une écrivaine était née. Ne pas faire l'histoire des Brigades Rouges, ne pas raconter les faits, mais décrire à travers mon existence une histoire sociale collective a payé. Avoir cherché un langage non pas technique mais évocateur a payé. Avoir reconstruit le contexte social et les histoires des « sans-pouvoir » qui ont donné naissance à la tentative révolutionnaire des années 1970 en Italie a payé aussi. Je crois qu'il s'agit là d'une manière importante de raconter autrement. Si on isole les faits, les choix, les comportements on ne peut rien comprendre de la richesse de l'histoire de ces années-là. Après cette première période, et avec l'assombrissement du climat politique, les armées de la communication et de la critique littéraire officielle ont pris le dessus. Pour ces messieurs aujourd'hui, je n'existe pas, ou bien je fais l'objet d'attaques virulentes pour mon audace d'avoir une parole. Parallèlement, le nombre de celles et ceux qui ont choisi de me lire et d'organiser des rencontres autour de mes travaux n'a cessé de grandir.

### **Y a-t-il eu une réception féministe de tes livres ? En général, un dialogue avec les féministes a-t-il été rendu possible après la publication de tes ouvrages ?**

Le féminisme n'est pas un monolithe ; j'ai eu et j'ai encore des contacts et des échanges avec diverses expressions de son scénario. Après mon expérience avec les femmes de « la pensée de la différence » (avec lesquelles j'ai aussi participé à un séminaire en prison), j'ai rencontré des groupes de femmes pour lesquelles le fait d'être féministes est étroitement lié au fait d'être communistes et anticapitalistes. Ma position à l'égard de la thématique féministe n'a pas été un obstacle. Paradoxalement, il m'a été reconnu un féminisme radical. Dans la plus grande partie du mouvement des femmes, en particulier celui qui est lié aux partis politiques et aux structures institutionnelles, l'ostracisme à mon égard est cependant resté intact. Récemment, je me suis rendue au Pays Basque pour présenter la version espagnole de *Compagna Luna*. Là-bas, on m'a souvent

interrogée sur les raisons de mon « antiféminisme ». J'ai raconté comment s'étaient passées les choses. Cela a suscité une grande surprise, parce que les femmes qui m'interrogeaient avaient vécu une réalité bien différente. En effet, leur mouvement féministe a toujours participé aux luttes aux côtés des prisonniers basques. On n'a jamais vu une chose pareille en Italie.

**Est-ce que tu penses que le fait de rendre compte d'une expérience comme la tienne puisse servir aux nouvelles générations ?**

Oui, je le crois, parce que les temps présents ne sont pas tombés du ciel, ils sont la conséquence de ceux que nous avons laissés derrière nous, ils sont le fruit de l'issue des batailles passées. Je le crois parce que l'actuel bombardement médiatique sur l'opacité de l'histoire des Brigades Rouges n'est rien d'autre qu'un avertissement pour le présent : aucun changement radical, aucune révolution ne peut advenir et, quand des tentatives ont été faites, ça a toujours été avec l'aide de forces obscures. C'est un aspect complémentaire à la répression armée et juridique déchaînée contre les mouvements actuels. Ce sont des instruments dissuasifs contre toute tentative de critique pratique du présent. Je le crois parce que ce qui est fondamental, c'est l'analyse du contexte social-politique-culturel dans lequel vivent, se développent et meurent les cycles des luttes et les tentatives de « prendre le ciel d'assaut » ; parce qu'il faut renouveler sa propre « boîte à outils » pour s'atteler à un « que faire ? » en adéquation avec les conditions historiques que l'on traverse. Je le crois parce que l'alternative entre « on ne peut rien faire » et « attendons la saison prochaine pour nous mettre en marche » ne conduit nulle part.

**Le combat politique reste très vif, encore aujourd'hui. Comment envisages-tu l'avenir ? Comment se distribuent les forces, selon toi, sur ce champ de bataille ?**

Je ne peux envisager un grand avenir pour notre pays, l'Italie, et ses alentours si les pensées et les pratiques critiques qui s'opposent au modèle actuel de progrès n'arrêtent pas la course à la consommation spéculative des ressources et des territoires et au perfectionnement d'un autoritarisme sans conflit. Heureusement, il existe des communautés résistantes éparpillées sur tout le territoire, même si elles émergent de manière sporadique. Elles représentent une alternative au système, préfigurant des manières différentes de vivre, de travailler, de savoir, de pratiquer la démocratie « par le bas ». Les forces politiques, les médias, les intellectuels sont pour la plupart de l'autre côté, celui d'un développement non durable. La confrontation est très dure, autant sur le plan de la répression *manu militari* que sur celui des représentations symboliques. En Italie, nous avons été un pays de migrants et nous sommes en train de le redevenir. Pourtant il semble que nous n'en ayons ni mémoire ni conscience. Mis à part quelques exceptions vertueuses – les habitants de l'île de Lampedusa en tête de liste – nous nous sommes laissé-es intoxiquer par une culture politique qui a promu la peur, le légalisme et la « sûreté » au titre de valeurs en-soi, pour les jouer comme atouts lors des campagnes électorales. Si l'on considère nos responsabilités à l'égard des conditions de misère actuelles des peuples forcés à chercher ailleurs une possibilité de vie, la question se pose à l'envers. Il faudrait plutôt penser notre devoir de réparation pour le vol des ressources, les ingérences qui ont conduit à des choix économiques et politiques désastreux, la liquidation physique des leaderships locaux, jusqu'à la multiplication des conflits armés. Le racisme sert à cela : à masquer la réalité factuelle des intérêts lucratifs d'un petit nombre qui a fondé sa richesse sur la misère d'un

très grand nombre. C'est pour cela qu'il ne s'agit pas de faire montre de solidarité, mais de reconnaître une dette de réparation.

### **Que reste-t-il de la lutte armée ?**

Il reste l'échec d'une tentative généreuse d'humaniser une société partagée en classes ; celui d'un groupe de communistes qui osèrent la libération de l'esclavage du travail salarié et du dieu marché, en rendant réalisable une utopie. Nous n'avons pas gagné, nous ne pouvions pas gagner, maintenant c'est beaucoup plus clair, mais avoir essayé a peut-être laissé quelques instruments de plus pour affronter les luttes à venir. Même si souvent il peut paraître invincible, l'ennemi ne l'est pas, mais on ne le bat pas une fois pour toutes.

### **À propos de l'auteur**

Marco Dell'Omodarme est philosophe. Maître de conférences dans l'UFR Arts de l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, il est membre de l'Institut ACTE (UMR 8218), équipe Études de la culture. Ses recherches croisent philosophie de la connaissance et des cultures populaires, théories féministes et décoloniales. Elles portent sur l'épistémologie des savoirs situés, les processus d'apprentissage et les formes marginales d'expérience du monde. Page internet :

[https://www.univ-paris1.fr/recherche/page-perso/page/?tx\\_oxcspagepersonnel\\_pi1%5Buid%5D=mrdellomod](https://www.univ-paris1.fr/recherche/page-perso/page/?tx_oxcspagepersonnel_pi1%5Buid%5D=mrdellomod)

### **Pour citer cet article**

BALZERANI Barbara, DELL'OMODARME Marco, « Être une prolétaire est ce qui m'a poussé à adhérer à la lutte armée : Entretien avec Barbara Balzerani », traduit de l'italien par Marco Dell'Omodarme, *Comment S'en Sortir ?*, n° 4, printemps 2017, p. 44-54.

